

# Le vivant au bout des dents

Exposition individuelle dans le cadre du dispositif de résidence ARCHIPEL, porté par le FRAC Grand Large, en partenariat avec le Centre d'Arts Plastiques et Visuels de Lille et l'école d'Arts Plastiques de Denain.

Lorsqu'on lance la recherche sur la cartographie en ligne du SIRF (Système d'Information Régional sur la Faune) pour connaître le nombre de castors observés ces derniers mois dans la région du Nord et du Pas-de-Calais, plusieurs points de localisation s'affichent. Étant une espèce discrète, le plus souvent, ces observations concernent davantage les traces inscrites dans le paysage que sa présence physique. Parmi elles, on trouve notamment des branches coupées en sifflet ; des troncs taillés en crayon, parfois rongés jusqu'à faire plier les arbres dans l'eau pour mieux l'écorcer sans risque de prédateurs ; des terriers soigneusement agencés qui se distinguent au milieu de la végétation des berges... Ce sont tous ces indices à avoir guidé et accompagné Josselyn David au long de sa résidence artistique sur ce territoire sillonné par l'Escaut. Des indices qui ont façonné son regard et nourri la mise en forme de nouvelles œuvres réalisées à l'issue de son séjour.

Pourtant, l'artiste était arrivé avec l'intention initiale de développer un nouvel aspect de sa recherche autour de l'eau, qu'il souhaitait orienter sur les canalisations du bassin et leur fort taux de pollution. Une recherche initiée dès 2022 dans la continuité des questionnements que lui avait provoqués la pandémie : comment notre santé est-elle interdépendante de celle des écosystèmes et des autres espèces ? Comment la domination humaine vis-à-vis de son environnement a-t-elle façonné l'anthropisation du vivant ?

Or, l'Escaut et ses affluents, du fait de leurs aménagements dus à une exploitation industrielle et agricole intensive, s'affirmaient comme le fil rouge à suivre pour creuser ces sujets. Mais une fois arrivé sur place, d'abord à Lille puis à Denain, Josselyn part sans tarder sur le terrain armé de son appareil photo et de son carnet, tantôt seul, tantôt en se greffant à des visites guidées des parcs et des canaux environnants. Il y découvre qu'en dépit de la pollution, le castor y a fait son retour depuis 2019 en remontant le fleuve depuis la Belgique. C'est alors que se dessinent les lignes d'une nouvelle recherche consacrée plus spécifiquement à cet animal quasi disparu de nos rivières au début du 20<sup>e</sup> siècle et qui, aujourd'hui, fait une progressive réapparition suite à une politique environnementale ciblée.

En effet, le rongeur a été le premier mammifère à bénéficier de mesures de protection dès 1909, puis à être réintroduit en France à partir du milieu des années 1970, ce qui a permis de constater depuis lors un accroissement significatif de sa population, actuellement estimée entre 1000 et 5000 spécimens. Mais son retour pose de nouveaux défis à la fois écologiques et sociaux : s'il est un acteur reconnu comme indispensable à la biodiversité - grâce à ses barrages capables de créer de nouvelles zones humides où la faune et la flore peuvent prospérer tout en limitant les risques d'inondations pour l'être humain -, il peut aussi s'avérer un redoutable ravageur de récoltes pour les sylviculteur-rices et les agriculteur-rices<sup>1</sup>.

Néanmoins, l'efficacité de son impact sur la diversification des milieux amène les associations et l'Office français de la biodiversité à chercher « comment favoriser une forme d'alliance entre les sociétés humaines et les castors »<sup>2</sup>. Car le constat est sans appel : nos sols sont à l'agonie. « *Nous avons transformé les rivières immémoriales, qui couraient à fleur de terre en méandres et en tresses, en canaux de drainage mono chenalisés, incisés, rectilignes, déconnectés de la terre, voués à favoriser la plus grande efficacité dans l'acheminement de l'eau loin des terres, vers la mer* » explique le philosophe Baptiste Morizot dans son dernier essai *Rendre l'eau à la terre* (2024). Or, le castor, ingénieur écosystémique par excellence, en transformant et en aménageant les berges pour retenir l'eau vient rétablir l'aspect originellement sinueux des rivières et restaurer ainsi leur rôle nourricier.

C'est ce cheminement serpentin où l'élément aquatique devient perméable et se reconnecte à son environnement que l'artiste a cherché à mettre à l'honneur dans sa tapisserie *Riverscape*. Réalisée en laine grâce à la technique du tuftage, l'œuvre dévoile un paysage hybride qui réunit, dans une continuité fictive, deux vues aériennes antagonistes : la première, inspirée de l'Escaut, où le lit de la rivière est canalisé, bordé de champs cultivés, et la deuxième, inspirée de la Wild River en Alaska, dont la silhouette en anabranche<sup>3</sup> se déploie au milieu d'une végétation foisonnante et variée. La palette et les différentes hauteurs de fils, employées pour leurs

<sup>1</sup> « *Le grand retour du castor, ce voisin parfois gênant mais bien utile* », Perrine Mouterde, publié le 12 décembre 2024 dans Le Monde.

<sup>2</sup> Rémi Luglia, *Vivre en castor, Histoires de cohabitations et de réconciliation*, édition Quae, 2024.

<sup>3</sup> « Une anabranch (du grec - ana - indiquant la répétition et branche) est une portion d'un cours d'eau qui quitte le lit principal d'un cours d'eau pour le rejoindre en aval. » Wikipédia.

propriétés picturales, traduisent les caractéristiques topographiques de ces deux territoires conférant une matérialité sensible et tridimensionnelle à la technicité du dessin cartographique.

Au travers de ces textures moelleuses et colorées, l'artiste fait naviguer notre regard le long du cours d'eau jusqu'à nous plonger dans la projection d'un doux retour aux paysages prospères qu'incarnaient les rivières avant l'industrialisation. Mais loin de cultiver une posture solastalgique<sup>4</sup>, il donne une forme palpable et concrète à ce retour inespéré et fantasmé, rendu désormais possible grâce à la réapparition effective des castors, telle une maquette spatiotemporelle de cette transformation à venir.

Si l'animal est ici représenté seulement de manière implicite par son effet direct sur le paysage, il est en revanche physiquement reproduit à échelle 1 en grès noir dans l'installation sculpturale intitulée *Lorsque tout s'endort*. Cet ensemble réunit trois spécimens qui émergent de fragments tuftés en laine, posés au sol en guise de surface aquatique. Ils sont chacun représentés dans une posture emblématique propre à l'espèce : l'un nage tête haute complètement immergé, l'autre est statique dans l'eau à un endroit où il a pied laissant émerger son dos et sa queue, tandis que le dernier stationne debout sur la berge et semble interpeller le-a visiteur-se. Tel un taxidermiste, l'artiste nous donne à voir le castor de façon rapprochée et intime, plongé dans son milieu, grâce aux arts de la céramique et textiles. Il crée ainsi une rencontre fictive où le-a spectateur-ricer peut redécouvrir les traits et les attitudes du rongeur, l'appréhender concrètement et esquisser les contours de nouvelles alliances qui lui faut désormais tracer avec cette altérité animale. Baptiste Morizot nous rappelle que « *la crise écologique actuelle, plus qu'une crise des sociétés humaines d'un côté et des vivants de l'autre, est une crise de nos relations au vivant* » et, plus spécifiquement, une crise de notre « *sensibilité au vivant* » où s'opère « *un appauvrissement de ce que nous pouvons sentir, percevoir, comprendre* » vis-à-vis de celui-ci. Convaincu par ces mots, Josselyn David s'évertue ici à cultiver cette sensibilité en s'aidant des propriétés poétiques et sensorielles de la matière.

Dans un jeu de contrastes et de textures, il a réalisé *Traces*, une série de bas-reliefs en grès reconstituant des détails photographiques dans lesquels se distinguent les traces laissées par le rongeur dans le paysage. Les formes en creux dessinées par les dents du castor sur les troncs

sont révélées par les différences chromatiques entre le grès noir et le grès orangé et blanc. Comme l'animal, l'artiste a gratté la terre argileuse laissant apparaître les couches sous-jacentes plus claires. Alors que ces indices étaient autrefois pistés par les chasseurs, aujourd'hui, lorsqu'ils sont observés, ils sont davantage interprétés comme un signe d'espoir, signes auxquels l'artiste rend hommage. En effet, chassé depuis la Préhistoire pour sa fourrure, sa chair et son castoréum<sup>5</sup> efficace contre la fièvre et les douleurs, puis harcelé pour ses barrages allant à l'encontre des aménagements agricoles, le castor a longtemps été considéré comme véritable « nuisible ». Si son image a désormais considérablement évolué, il est temps de construire avec lui d'autres relations, plus collaboratives et réciproques. L'humanité sera gagnante à laisser travailler cet infatigable ingénieur des rivières, affirment unanimement les chercheur-ses. C'est ce message que Josselyn David a voulu transmettre en inventant de nouveaux panneaux de risques à partir de l'identité graphique de celui existant dédié aux incendies. Incarnée par la série intitulée *Les cavaliers de l'apocalypse*, il a alors créé des pictogrammes inédits dessinés sur céramique qui viennent alerter sur le danger d'inondations, de sécheresse et de cadavres d'animaux. Chaque plaque est soutenue par deux pattes antérieures de castor venant rappeler son rôle capital dans la sauvegarde de la biodiversité et la limitation des catastrophes naturelles.

D'une part, la découverte de cette « insubstituabilité du castor » à hydrater et vivifier nos milieux, et d'autre part, l'intériorisation des paysages paradoxaux à l'œuvre sur le territoire du Nord-Pas-de-Calais ont agi comme un choc à la fois poétique et écologique pour cet artiste sensible aux forces du vivant. Ces éléments ont ainsi fondé les lignes directrices de ce tout récent corpus d'œuvres qui souhaite participer au façonnage de nouveaux imaginaires. Il s'agit de s'ouvrir non seulement à l'idée d'alliances interspèces inédites mais surtout de les établir hors de nos réflexes technosolutionnistes (telles que les mégabassines). Un glissement conceptuel et perceptif que l'art, à travers les formes et la matière, peut en partie nous aider à entreprendre.

Licia Demuro

<sup>4</sup> Inspiré du mot « nostalgie », ce néologisme inventé en 2003 par le philosophe australien Glenn Albrecht correspond à l'« expérience d'un changement environnemental vécu négativement ». *Histoire d'une notion : « Solastalgie » ou le mal du pays quand il est bouleversé*, par Marion Dupont, Le Monde, 27 mars 2019.

<sup>5</sup> Substance sécrétée par la glande anale du castor « qui va causer sa perte par son utilisation dans la pharmacie et la médecine humaines, ainsi qu'en parfumerie ». Rémi Luglia, *Vivre en castor*, éd. Quae, 2024.

<sup>6</sup> *Rendre l'eau à la terre. Alliances dans les rivières face au chaos climatique*. Baptiste Morizot, Suzanne Husky, ed. Actes sud, 2024.